

Un retour sur la catastrophe.

Nouveau regard, nouvel objet pour l'anthropologue.

Gaëlle Clavandier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2073>

DOI : [10.4000/leportique.2073](https://doi.org/10.4000/leportique.2073)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Gaëlle Clavandier, « Un retour sur la catastrophe. », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2073>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Un retour sur la catastrophe.

Nouveau regard, nouvel objet pour l'anthropologue.

Gaëlle Clavandier

- 1 Si la catastrophe est omniprésente dans l'arène médiatique, elle a quitté peu à peu la scène scientifique, alors même que les *disasters* constituaient un terrain d'étude privilégié aux États-Unis, de l'après-guerre aux années 1980. Plus loin de nous, la catastrophe formait un terreau fertile pour la pensée des Lumières avec les controverses que l'on sait chez les philosophes et les naturalistes. Depuis, la science s'est opposée à son étude attentive sous le prétexte à peine voilé qu'elle nous détourne de l'essentiel parce qu'elle repose sur un registre émotif et événementiel contraire à l'élaboration de la pensée. Le paradigme des risques, plus opérant, plus conforme à l'émergence des sociétés réflexives, a permis de créer un registre de l'intelligibilité qui se coupe de la réalité subie, voire des constructions imaginaires et mythiques pour pénétrer le champ de l'action raisonnée. La vigilance, l'étude des vulnérabilités, la mise en œuvre de dispositifs préventifs, assurantiels et techniques, le principe de précaution, la mesure de l'acceptabilité des risques viennent redéfinir le paysage de l'aléa. La fatalité, le hasard, les menaces et les peurs, sont écartées au profit d'une attention toute particulière aux réponses à apporter à l'incertitude. Le mythe du Progrès s'écaïlle et se redéfinit dans une posture plus fragile, mais néanmoins définie par l'action publique¹. Or, des événements tels le 11 septembre 2001, le Tsunami de décembre 2004 ou encore l'ouragan Katrina qui dévasta la Nouvelle-Orléans en août 2005, viennent redéfinir les cadres de la prévention. Ils produisent invariablement un *retour* de la catastrophe, retour qui dépasse très largement sa couverture médiatique. En cela le XXI^e siècle s'ouvre sur plusieurs pages catastrophiques faisant date, si ce n'est « l'histoire ». Le propre de ces catastrophes est qu'elles constituent des objets en partage, lesquels ne sont pas l'apanage des experts et des chercheurs. Ainsi, l'anthropologue grâce à une investigation de terrain interroge le « sens commun » et les pratiques les plus infimes. Ce regard anthropologique permet un retour sur la catastrophe en tant qu'objet, mais aussi en tant que grille de lecture du monde. Un regard qui ne se centre ni sur les vulnérabilités, ni sur l'urgence d'une réponse. Travailler sur le fait catastrophique et les récits qui lui sont attachés, implique alors de

prendre en compte les continuités et discontinuités, les dimensions événementielles, mémorielles et rituelles. Dans cette perspective la catastrophe n'est plus simplement une rupture mais elle interroge la culture, d'où sa dimension heuristique.

Du risque à l'objet catastrophe

- 2 Si la catastrophe, en tant que fait, renvoie à l'époque moderne à un désastre brusque et effroyable, comment les sciences humaines sont-elles en capacité de s'en saisir autrement que par ses simples conséquences et sa prise en charge ? Car, même si la catastrophe est objective, factuelle, elle est aussi bien reconfiguration du réel, événementialisation des faits. Réalité à part, la singularité de l'objet, étrange et rare, est difficile à saisir. Longtemps considéré comme atypique, voire contraire à l'accomplissement du travail de l'esprit en ce qu'elle porte de déraisonnable et de hors normes, la catastrophe a été évacuée de la scène scientifique au profit d'autres paradigmes et terrains. Puisqu'elle convoquait invariablement le répertoire des émotions et mêlait des significations paradoxales, il n'était pas bon de s'égarer en ces parages. Son caractère hyperbolique, le simple fait que la catastrophe porte en elle un bouleversement par essence imprévisible, constitue aux yeux de beaucoup une scorie du passé, à savoir une atteinte portée à une société qui place la précaution au sein de ses attentes privilégiées. Dans l'ère du Progrès, puis du Risque, la catastrophe ne peut être qu'échec. La présente réflexion va s'employer à interroger les relations qu'entretiennent les sciences humaines et tout particulièrement la sociologie et l'anthropologie à l'égard de la catastrophe ².
- 3 Aux États-Unis, l'analyse des *Disasters*, ou autrement dit la Sociologie des désastres émerge au terme de la Grande Guerre avec notamment l'étude de S.-H. Prince, *Catastrophe and social change* ³. Cette tradition n'établit pas de coupure entre des situations marquées par les conflits armés, d'où elle provient, et les catastrophes naturelles et technologiques en raison d'une lecture des faits en terme de *menace externe*. La figure de l'ennemi est récurrente. Son intrusion viendrait mettre à mal une communauté en péril et réduire à néant la cohésion sociale, laquelle réagirait à ce stimulus par une mobilisation ⁴. Cette vision du monde, qui perçoit la catastrophe comme un élément extérieur, facteur de désordre appelant une réponse de la collectivité, établit un partage des rôles entre experts des sciences dures et techniques et sociologues et psychosociologues. À ces derniers revient la tâche d'analyser les comportements des sinistrés (réels et potentiels), de voir s'ils sont rationnels ou non, de mesurer l'impact des campagnes de prévention. La communication est un aspect fondamental de cette perspective. Au milieu des années 1960, le Disaster Research Center conduit des travaux qui visent à démontrer, par le biais d'études de terrain, que les conséquences des désastres sont moins dramatiques qu'on ne les imagine ⁵. La notion de *crise consensuelle* voit le jour avec l'idée d'une force de mobilisation faisant catharsis, une force bien plus importante que le trouble inhérent à la menace et au préjudice subi. Reste que l'extériorité intrinsèque de la menace demeure et que ce sont avant tout les catastrophes naturelles qui sont étudiées dans un contexte nord-américain quasi-exclusivement.
- 4 En Europe, les années 1980-2000 ont été marquées par le Risque. Plusieurs raisons à cela. D'une part, les risques technologiques majeurs, ainsi que les risques écologiques ont suscité une dynamique tout à fait nouvelle dans l'espace de la représentation de la menace et des dangers, lesquels quittent la sphère restreinte des catastrophes dites naturelles. La figure du nucléaire est en ce sens remarquable par son caractère idéal-

typique, représentant le risque moderne par excellence. L'accident du réacteur nucléaire de Tchernobyl illustre la matérialisation, la réalisation du risque, ainsi que l'avènement de la catastrophe. D'autre part, l'émergence, puis la pérennisation d'un paradigme nouveau, la « société du risque » selon le titre de l'ouvrage de U. Beck, fait sortir le risque d'un simple cadre empirique et probabiliste (issu du monde du travail et de l'assurance) pour le placer au rang des théories ⁶. Ce paradigme interroge un modèle encore dominant mais daté, le Progrès. Malgré une rupture évidente, le xx^e siècle se construisait en miroir du précédent (xix^e), siècle de l'industrialisation, des certitudes quant à un avenir radieux, et reprenait à son compte le fameux mythe du progrès, socle de la modernité. C'est en revanche l'incertitude, la complexité, la « modernité réflexive » qui dominent le paysage des analyses de la fin du xx^e siècle ; une modernité qui s'assume dans sa complexification sans réellement trouver une alternative sécurisante à ses doutes. Lesquels doutes peuvent tout de même se modéliser, d'où une approche pragmatique. Certains voient là, la source du catastrophisme moderne ⁷, d'autres perçoivent dans cette conception la meilleure façon de prévenir les risques et de se prémunir contre eux. Si la notion de risque s'est ainsi trouvée au centre des réflexions sur la modernité et ses formes contemporaines (post-modernité, hyper-modernité, sur-modernité, modernité réflexive), celle de catastrophe en restait écartée ou réduite à des « cas ». Quelques confrères sociologues et historiens vont jusqu'à penser que le risque est la manifestation de la saisie et de la gestion de la conjonction d'un aléa et d'une vulnérabilité dans la société contemporaine, et qu'au contraire la catastrophe représente le danger, le péril des sociétés traditionnelles qui ne parviennent pas à se protéger et doivent dès lors faire face à l'actualisation de drames. Cette vision positiviste étalonne risque et catastrophe à l'échelle de l'histoire et des savoirs sans rendre compte du vécu des différentes populations. Dans ce schéma, l'une appartient nécessairement au passé (et donne l'impression d'un retour en arrière lorsqu'elle survient), l'autre relève de la modernité, d'autant que la probabilité portée par le risque le projette toujours dans le futur avec une forme d'amalgame entre temporalité et développement des sociétés et idées.

- 5 Or, de récents événements montrent que « l'ère » de la catastrophe n'est pas close, bien au contraire. Avec, le XXI^e siècle s'est ouverte une nouvelle page, tout à fait étrange dans son caractère radicalement autre. Alors, qu'en Europe le xx^e siècle avait peiné à prendre forme jusqu'aux événements sans précédents de la guerre 1914-1918, puis du génocide qu'ont subi les Juifs, le XXI^e siècle chasse le précédent dès sa première année. 2001 restera dans nombre de mémoires comme l'année de référence, les historiens statueront sur la légitimité ou non de cette appréciation ⁸. Certes, les attentats du 11 septembre 2001 qui ont frappé les États-Unis constituent un événement parmi d'autres ; certes la dimension culturelle d'une époque ne se résume pas à ses heurts et malheurs ; cependant force est de constater que nombre d'analystes ont vu dans ces attentats l'irruption d'un monde nouveau. Ni éclosion lente ni germination, mais explosion, bouleversement exceptionnel, rupture irrémédiable avec le passé, embrasement des émotions ! Métaphore de l'onde sismique, de l'explosion volcanique, de la crue dévastatrice, du crash, tout un univers emprunté à la déraison de la catastrophe, achoppe sur la réalité rationnelle – parce que quantifiable – du risque. Que dire du Tsunami de décembre 2004, lequel balaye définitivement l'échelle de la probabilité pour faire advenir l'ici et maintenant de la catastrophe ? Les attentats de Madrid (2004) et de Londres (2005), l'ouragan Katrina (2005) et bien d'autres

événements qui occupent de façon récurrente et provisoire les écrans du monde entier, font entrer ce siècle dans celui de la catastrophe sérielle, alors qu'elle semblait appartenir au passé. Comme si certaines pages de l'histoire pouvaient se maintenir fermées grâce à une mémoire attentive. Ces événements variés mais itératifs, impliquent de repenser le monde au même titre que le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 avait été le théâtre d'une scène où théologiens et philosophes avaient débattu sur l'origine des drames et l'éventuelle culpabilité des hommes. Dire que la catastrophe réapparaît suppose de prendre en compte les réflexions passées, même si celles-ci débordaient le cadre savant. Il serait en tout point erroné de réduire les controverses philosophiques et théologiques des XVII^e et XVIII^e siècles à des querelles partisans et dogmatiques sans fondements empiriques⁹. Bien au contraire, les terrains sont là et ne relèvent pas simplement d'une doctrine à défendre. C'est l'origine du monde qui est en discussion, avec la place de Dieu, de la nature et des hommes dans celui-ci, l'événement catastrophique permettant à chacun de prendre position. L'occasion du tremblement de terre de Lisbonne est à ce propos remarquable et ses filiations sont intéressantes à suivre. Ainsi, d'une certaine manière, la pensée gestionnaire des risques prend sa source dans la tradition rousseauiste, qui raccorde la gravité d'un aléa aux vulnérabilités d'un territoire et des hommes qui l'occupent. Quant à une vision plus fataliste, elle s'inspire parfois à distance de la pensée de Voltaire. Pour autant cet intérêt récent pour la catastrophe n'émane pas directement de cette ascendance scolastique, car c'est un retour sur l'objet qui est effectué.

- 6 Sur un tout autre registre, la Shoah peut être analysée comme une catastrophe qui redéfinit les contours de l'histoire, non pas seulement l'histoire d'un peuple, mais l'histoire de l'Occident et ses pires démons. En cela, le monde tel qu'il se définit après l'événement catastrophique ne peut plus être comme « avant », mais pour autant ne fait pas fi des continuités avec ce qui le précède et ce qu'il annonce ! Le contexte dans lequel survient l'événement, ainsi que les événements qui le précèdent, s'inscrivent dans une série que les sociologues et anthropologues doivent étudier¹⁰. À la différence du risque, la catastrophe en ce qu'elle advient, permet d'interroger par contrecoup le régulier, le continu, le normal. Elle place également les gens, les peuples, les cultures au centre et le chercheur quitte son habit d'expert pour endosser celui de « l'observateur ».

Un objet en partage

- 7 Ce retour sur la catastrophe n'est pas le produit de la communauté scientifique, loin s'en faut. Elle est avant tout une élaboration collective des publics affectés. Elle est aussi depuis le XVIII^e siècle un construit médiatique. De la sorte, elle ne peut ni se réduire à un type d'occurrence, ni à une dimension objective ou même conceptuelle.
- 8 La catastrophe est d'abord un fait en soi, quelque chose de l'ordre de l'inattendu qui nous bouleverse, quelque chose qu'en tant qu'hommes, nous ne pouvons saisir mais que nous avons aussi la possibilité de produire. Par conséquent, pour le « sens commun », celui qui nous intéresse, la catastrophe produit une rupture (effective, imaginée, rêvée) qui se constate de manière tangible. A. Bensa et D. Fassin décrivent un « point de bascule à partir duquel le monde et le temps semblent subitement devoir s'ordonner autrement »¹¹. Bien sûr, les faits s'élaborent dans une construction événementielle et mémorielle ; pour autant la catastrophe produit toujours un effet de réel. Les médias, les familles des victimes, les résidents de territoires dévastés, les pouvoirs publics et plus largement vous et moi, tous participent à l'écriture et à la production de la

catastrophe comme événement dramatique. Partant d'un ancrage localisé et daté, elle acquiert néanmoins une portée « universelle » en étant débordante. Ainsi, des publics fort éloignés du lieu du drame et sans lien direct avec les victimes, donc peu à même d'en subir les conséquences, s'en saisissent (exemple du Tsunami de décembre 2004). Dans cette perspective, on peut comprendre que les chercheurs sont parfois tributaires d'un décalage de temporalités qui les laisse muets devant le drame qui vient de se produire. Faire le choix de travailler sur la catastrophe suppose d'accepter ce débordement et de prendre en compte ses spécificités, sans sombrer dans le tropisme de la catastrophe¹², sans non plus vouloir gommer toutes les aspérités et faire du régulier la seule grille de lecture opérante.

- 9 La catastrophe constitue un véritable objet pour les sciences humaines et tout particulièrement pour l'anthropologie, le doute n'est plus permis en la matière. Les productions scientifiques se sont multipliées ces dernières années¹³ et le projet d'une *Anthropologie de la catastrophe* se fait jour¹⁴. Cette dernière exige une approche enracinée sur le terrain des constructions, des élaborations, des décisions, un regard qui permette de saisir les acteurs autant que les discours et les productions qui naissent de la rupture catastrophique. Le parti pris est donc de considérer le terrain comme point de départ en rendant tout son crédit à l'*objet*. Cette démarche, puisqu'il s'agit bien de cela, suppose un premier impératif : se plier au terrain. À savoir : ne pas proposer exclusivement une sociologie des acteurs et des réseaux en présence ; ne pas prôner une politique de réduction des risques en agissant de concert avec l'expertise sur la protection des biens et des personnes ainsi que sur la prévention des risques à venir ; ne pas se concentrer sur un unique aspect quelle que soit sa légitimité : les victimes, les populations dites à risque, les relations entre pouvoirs publics et experts, les retours d'expérience ou encore des temporalités telle l'urgence. « Se plier au terrain » : l'expression paraît excessive ; c'est néanmoins la condition *sine qua non* pour prendre acte de la situation catastrophique, de la catastrophe elle-même. Toute autre posture reviendrait à distordre l'objet d'étude et à le faire pénétrer un univers dissemblable. L'idée n'est pas de dire que l'anthropologie est la mieux parée pour rendre compte de la catastrophe, mais de souligner que sa méthode d'investigation et son outillage conceptuel font du terrain, non pas un garant, mais une *ouverture épistémologique*. D'où l'idée d'une herméneutique spécifique.
- 10 « Faire » une anthropologie des catastrophes, c'est d'abord être confronté à une saturation des données en un temps réduit. Cet effet de condensation n'est pas étranger à la pratique ethnographique car l'anthropologue est susceptible d'observer tous les domaines de la vie sociale et culturelle (échanges, langue, rituels, croyances, usages, modes de vie, organisation familiale, morale, systèmes juridiques, faits politiques, etc.). Malgré tout, il est peu familier de ce mode d'investigation en raison de l'urgence rompant avec la quotidienneté qu'il côtoie ordinairement. Or, la saturation, définie comme une intensité maximale, a pour conséquence de produire des effets d'amplification et de brouillage qui conduisent à ne plus être en mesure de démêler les différentes unités en présence. L'anthropologue, sur le terrain de la catastrophe (que celle-ci soit passée ou en train d'advenir), n'est pas en mesure de gouverner pleinement son enquête. La multiplicité des situations, des acteurs, des discours, des émotions, des images, des interprétations, puis des récits, la présence des corps défigurés et des paysages dévastés, font que les catégories et les publics communément admis ne sont plus nécessairement opérants. S'en suit une récolte de témoignages, de données documentaires, d'observations *in situ*. Laquelle est sous-tendue par une réflexion sur

trois plans complémentaires que sont le temps, l'espace, le récit. Complexification supplémentaire, ces plans sont traversés par une dimension transversale à savoir le régime des émotions et des corps qui trouble les registres habituels de l'intelligibilité. Dès lors, outre la proximité avec le terrain, les catégories analytiques de l'anthropologie s'adaptent tout à fait à l'étude des catastrophes.

- 11 La catastrophe ne vaut que par sa *temporalisation*, d'où son caractère événementiel. Pour autant, sa construction mémorielle et notamment les commémorations font que différents registres de temporalités sont convoqués. La métaphore du deuil et de la résilience sont opérants dans bien des situations. Se référer uniquement à l'urgence, c'est perdre de vue que la rupture coagule avec des registres de temporalités plus réguliers, c'est aussi oublier que l'appréhension des ruptures s'organise en séries. Ainsi, outre les scénarii de l'urgence, les temporalités phénoménologiques et cycliques, vécues et non du ressort de l'histoire, sont des variables à expérimenter.
- 12 La catastrophe ne prend sens que si elle est référée à un *territoire* (le lieu de sa production), pour autant ses conséquences matérielles, sa dangerosité, son aura dépasse bien souvent les frontières administratives, voire identitaires. La dimension locale, celle que travaille habituellement l'anthropologue doit être revisitée par d'autres échelles. Ainsi, pour le drame du « 5/7 » (incendie qui fit près de cent cinquante victimes en 1970), la catastrophe s'inscrit en plusieurs territoires qui se spatialisent ou non : parents des victimes, résidents de la commune affectée « indirectement », jeunes grenoblois et chambériens. Cette dimension opère un lien avec la suivante, car les productions de discours sont localisées.
- 13 Rupture de l'intelligibilité, la catastrophe est aussi un retour possible du sens. Elle n'existe qu'à partir du moment où elle s'inscrit dans un processus de significations. En cela, penser les récits de catastrophe comme externes à l'événement dramatique est une méprise car la catastrophe porte en elle (étymologiquement parlant) son dénouement ou autrement dit sa prise en charge. La mise en *récit*, en mots et en images, la présence de certains silences, amène à dire, quantifier, prendre la mesure des faits. Pour autant ce récit n'est pas univoque et peut évoluer.
- 14 Ultime dimension, la mort, les corps disparus et défigurés, le trouble produit par la catastrophe qui porte des émotions « primaires » (saisissement face au bouleversement que constitue toute catastrophe) et des affects « secondaires » (sentiments, perceptions élaborés face au drame) amènent à repenser les dimensions analytiques que sont le temps, l'espace et les récits. Du point de vue de l'enquête, le chercheur est partie prenante de ce régime puisqu'il rencontre les publics affectés. Cette dimension sensible doit se traduire à l'échelle de l'observation, mais aussi de la description et de l'interprétation des données. On est très loin de la posture experte qui veut se couper de « l'émotion » pour approcher la raison.
- 15 Cela a pour conséquence la nécessité de produire une posture de recherche qui :
 - s'élabore en plusieurs actes prenant en compte la dimension diachronique (urgence, deuil, commémoration), mais aussi la dimension synchronique (ressassement, cycles) ;
 - s'échafaude en plusieurs « espaces » qui ne se satisfont pas de la prégnance du local certes incontestable, pour étudier les différents cercles concentriques de la résonance du drame (familles, générations, commune, région, État, sociétés occidentales, sociétés démocratiques) ;

- examine la multiplicité des récits : du discours des pouvoirs publics à celui des associations de victimes, des rumeurs post-catastrophiques aux explications des experts, des textes historiques aux récits mythiques.
 - ne se contente pas d'inventorier des discours et des représentations pour se centrer sur l'action du drame sur les corps et les cadavres (stigmates) et pour « écouter » ce répertoire des émotions et des affects, parfois contradictoires, mais jamais distant du drame.
- 16 En conclusion, j'aimerais insister sur la tension entre l'émergence d'un nouveau regard sur les catastrophes qui implique de les concevoir comme un objet d'étude à part entière et l'impact que peut avoir cet objet sur nos disciplines. Comme l'avaient bien noté A. Bensa et D. Fassin, à propos de l'événement, la sociologie préfère l'étude des logiques sociales, des structures et des continuités. L'anthropologie, en raison de son attachement au terrain, tend à privilégier quant à elle les observations longues, la banalité et le quotidien, la répétition rituelle¹⁵. Le projet défini ici n'est pas de produire une analyse qui survalorise l'événement catastrophique en le percevant comme captivant, pas plus qu'il ne consiste à envisager l'avenir comme un monde aux prises avec des menaces constantes et toujours plus dramatiques, comme le promeuvent certains scénarii relayés par des experts et chercheurs. Il est simplement question de donner une place à des « faits sociaux » exceptionnels mais récurrents et d'analyser en quoi leur étude permet de redéfinir, d'un point de vue heuristique, notre façon d'observer, de décrire et d'interpréter le monde. En cela, considérer (dans le double sens d'observer mais aussi de respecter) des ruptures telles que les catastrophes engage un autre registre herméneutique que celui de la régularité, tout en le mettant à l'épreuve. Nos disciplines ont donc tout à gagner à s'ouvrir à de tels objets malgré des appréhensions évidentes, sans doute légitimes en raison de la difficulté à se saisir de ces réalités, mais bien timorées tout de même.

NOTES

1. P. GENESTIER et L. WITTNER, « Du progrès au risque. Changement de paradigme de l'action publique », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 95, 2004, p. 83-89.
2. Pour plus de lisibilité et en raison de l'émergence d'une *Anthropologie des catastrophes*, fondée sur une prégnance du terrain, j'utiliserai ici le terme « anthropologie ». Dans ma démarche de sociologue anthropologue les découpages disciplinaires n'ont guère de sens.
3. S.-H. PRINCE, *Catastrophe and Social Change : based upon a Sociological Study of the Halifax Disaster*, New York, Columbia University, 1920.
4. Voir C. GILBERT, *Le Pouvoir en situation extrême. Catastrophe et politique*, Paris, L'Harmattan, 1992.
5. Voir le catalogue des publications de l'University of Delaware, Ohio, sous la direction de E. Quarantelli.

6. Voir U. BECK, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 (1^{ère} édition 1986) et A. GIDDENS, *Les Conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994 (1^{ère} édition 1990).
7. J.-P. DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002.
8. F. Bédarida analyse cette tension permanente entre mémoire et histoire : « Alors que l'histoire se situe à l'extérieur de l'événement et génère une approche critique conduite du dehors, la mémoire se place dans l'événement, le remonte en quelque sorte, cheminant à l'intérieur du sujet. Elle se fait contemporaine de ce qu'elle tente de transmettre, au lieu que l'histoire s'en distancie, en appréhendant l'événement, en le décortiquant et en tentant d'en extraire et la substance et le sens – dans la double acception de ce dernier terme, à savoir la direction et la signification. C'est pourquoi les trajectoires ne sont pas les mêmes. La mémoire a pour objectif la fidélité, l'histoire la vérité », F. BÉDARIDA, *Esprit*, n° 193, 1993, p. 7-13.
9. Les travaux de Newton, puis de Buffon, Cavendish, Cuvier, ainsi que les réflexions théologiques et philosophiques de Pope, Bayle, Leibniz, puis de Voltaire et Rousseau, prennent pour « cible » la catastrophe. Voir sur cette question, F.-X. ALBOUY, *Le temps des catastrophes*, Paris, Descartes et Cie, 2002 ; J.-P. DUPUY, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Le Seuil, 2005 ; A.-M. MERCIER-FAIVRE (dir), *Actes du colloque : L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle*, à paraître.
10. La Shoah s'élabore dans le temps. Au sortir de la guerre seul le terme de génocide est employé, sous deux formes différentes : « génocide juif », « génocide nazi ». Vient ensuite le débat sur « l'holocauste » et la « Shoah », cette dernière expression ayant suscitée une adhésion plus massive. Voir l'entretien avec D. LINDENBERG, « Les ondes de choc de la Shoah », *Esprit*, mars 2008, « Le temps des catastrophes », p. 80-88.
11. « En porte-à-faux avec les paroles et gestes qui règlent habituellement la vie sociale, l'action inattendue, par sa violence même, fait de l'événement [un] point de bascule », A. BENSA et D. FASSIN, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, 2002, p. 11.
12. Le « tropisme de la catastrophe », cette attirance qui « éblouit » et induit des effets déformants coupe le chercheur d'une partie de la réalité, laquelle s'inscrit sur un territoire dans la durée. Voir T. COANUS, F. DUCHÊNE, E. MARTINAIS, « Risque, territoire et longue durée : vers une "société du risque" », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 95, 2004, p.19-25.
13. Voir G. CLAVANDIER, *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004 ; S. Revet, *Anthropologie d'une catastrophe. Les coulées de boues de 1999 au Venezuela*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007 ; J. LANGUMIER, *Survivre à la catastrophe : paroles et récits d'un territoire inondé. Contribution à une ethnologie de l'événement à partir de la crue de l'Aude de 1999*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2006 ; V. GIRARD et J. LANGUMIER, « Risque et catastrophe : de l'enquête de terrain à la construction de l'objet », *Genèse*, n° 63, 2006, p. 128-142. La multiplication des thèses constitue aussi un critère de dynamisme.
14. Plusieurs initiatives récentes ont donné lieu à des rencontres et publications qui insistent toutes sur la légitimité de développer une anthropologie des catastrophes : *Vers une anthropologie des catastrophes*, IX^e journées anthropologiques de Valbonne, 22-24 mai 2007 ; *Scénario catastrophe*, C. DELÉCRAZ et L. DURUSSEL (dir.), Genève, co-éditions Infolio et Musée Ethnographique de Genève, 2007 (ouvrage qui s'inscrit dans le programme *Tout peut arriver*, du département de la culture de la ville de Genève) ;

Catastrophe et risques : regards anthropologiques, Journée d'étude organisée par l'Arcra, Paris, EHESS, 3 avril 2008.

15. A. BENSA et E. FASSIN, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, 2002, p. 6.

RÉSUMÉS

Si les théories du risque et de la modernité réflexive dominant depuis les années 1980, les récentes catastrophes amènent à reconsidérer cette modélisation de l'aléa. Partir de la catastrophe en tant qu'*objet* devient un enjeu tant empirique que conceptuel. Le projet naissant d'une *Anthropologie des catastrophes* donne à voir un nouveau regard sur une réalité déjà investie, mais néanmoins remise en question par les scientifiques en raison de son caractère aveuglant. Il consiste, à partir du terrain, à étudier comment « les gens » font face, s'organisent, se solidarisent, mettent en scène un événement tragique. Plus largement, ce projet montre en quoi la catastrophe se travaille dans des élaborations qui redéfinissent l'espace-temps et donne à voir le monde autrement.

Recent disasters incite us to reconsider the problem of risk and hazard, and the way social science has dealt with it since the late seventies. This article presents the project of a new anthropology of disasters, the goal of which is to study, from the field, the ways in which people face catastrophes: how they react, organize, band together, and how they represent and mediate these tragic events. In a broader perspective this project tries to show how disasters become elaborated into redefinitions of time and space, thus compelling us to see the world differently.

Die Theorien des Risikos und der reflexiven Modernität sind seit den 80er Jahren dominierend ; die jüngsten Katastrophen verleiten uns jedoch diese Modellierung der Zufälligkeiten in Frage zu stellen. Es geht darum, empirisch und konzeptuell von der Katastrophe als Objekt auszugehen. So wirft das Projekt einer „Anthropologie der Katastrophen“ einen neuen Blick auf diese Wirklichkeit.

AUTEUR

GAËLLE CLAVANDIER

Gaëlle Clavandier est sociologue, anthropologue, Maître de conférences à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne et Chercheur au MoDyS, CNRS, Université de Lyon. Elle a publié *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004. Ses travaux actuels portent sur deux objets : une herméneutique de la catastrophe et une analyse des processus de « normalisation » de la crémation.